

CE QUI DÉVORE LA NUIT

T. KINGFISHER

VERSO

VERSO

un label dirigé par Glenn Tavennec

CE QUI DÉVORE LA NUIT

L'AUTRICE

T. Kingfisher écrit de la fantasy, de l'horreur et de temps en temps des bizarreries. Elle a remporté plusieurs fois les prestigieux prix Locus, Nebula et Hugo. Elle vit en Caroline du Nord avec son mari, ses chiens et des poules qui sembleraient être possédées…

DE LA MÊME AUTRICE

Nettle & Bone
Quand vient la Sorcière

LA TRILOGIE
SWORN SOLDIER

Ce qui réveille les morts
Ce qui dévore la nuit
Ce qui rôde dans les ténèbres

Retrouvez le label VERSO
sur les réseaux sociaux :
@verso_romans

T. KINGFISHER

CE QUI DÉVORE LA NUIT

SWORN SOLDIER
LIVRE II

roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Robin Bouder

VERSO

Un label des
ÉDITIONS DU SEUIL
*57, rue Gaston-Tessier, Paris XIX^e^*

Titre original : *What Feasts at Night*
Paru pour la première fois en 2022
chez Nightfire, une marque du Macmillan Publishing Group,
LLC, États-Unis
Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Robin Bouder
© Ursula Vernon, 2022

© Éditions du Seuil, sous la marque Verso, octobre 2026,
pour la présente édition

ISBN 978-2-38643-525-6

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la directive (UE) 2019/790.

Je dédie ce livre à mes Flamants de guerre[1].

1. Référence au podcast *The Hidden Almanach* créé par l'autrice.

chapitre 1

Un jour, un poète a chanté que les bois de Gallacie étaient aussi noirs et béants que le chagrin de Dieu et, bien que je me méfie des poètes comme de la peste, je dois avouer que celui-là a été particulièrement inspiré. En tout cas, ceux que je traversais étaient si noirs et si béants qu'on les aurait dits issus d'un conte de fées.

L'automne touchait à sa fin, ce qui signifie que de nombreux arbres avaient déjà perdu leurs feuilles. On pourrait croire que la forêt en aurait été plus lumineuse, mais ce serait mal connaître la Gallacie. Des rangées de pins bordaient la route, ainsi que de chênes étendant leurs branches nues comme autant de doigts squelettiques. Les arbres étaient si hauts qu'on avait l'impression que le ciel couleur de plomb s'était simplement posé dessus. Entre ça et les ornières qui déformaient la route, j'avais le désagréable sentiment de me jeter tout droit dans la gueule d'un ogre.

Le temps était extrêmement humide. L'eau ruisselait des branches et réduisait les feuilles mortes en une bouillie marron et pâteuse, comme une sauce écœurante qui aurait nappé le sol. Dans ce morne paysage, seuls les conifères conservaient une certaine élégance. S'il s'agissait d'un conte de fées, c'était le genre où tous les héros finissent dévorés – la morale de l'histoire étant qu'il ne faut jamais s'aventurer dans les bois, bien sûr. En tout cas, pas de mariage larmoyant à la fin ni de « Ils vécurent heureux et eurent beaucoup d'enfants ».

La route se mit à monter en pente douce, et les arbres à se raréfier sur ma droite pour dévoiler un haut à-pic rocheux. Rien d'étonnant. La Gallacie est un pays très montagneux, après tout. Nos falaises sont immenses et ont une fâcheuse tendance à surgir de nulle part, au détour d'un arbre par exemple ; et, bien que nous ayons notre lot de cascades pittoresques, je vous déconseille de prendre du recul pour embrasser le paysage : vous risqueriez fort de chuter d'une *autre* falaise et de vous briser la nuque.

Sans compter les ours.

– Et dire qu'on pourrait être à Paris en ce moment même, soupirai-je à l'adresse d'Angus.

Angus répondit par un grognement. Il m'avait servi d'ordonnance pendant la guerre et faisait, à présent, office de valet, de palefrenier et de voix de la raison tout à la fois. J'en avais hérité de mon père, au même titre que la forme de mon menton, ma couleur de cheveux et mon foie robuste comme l'acier.

– Rien ne vous forçait à m'accompagner, grommela-t-il.

– Tu m'as fait du chantage.

– Jamais de la vie.

– Du chantage affectif, précisai-je. Je m'en souviens parfaitement.

Nouveau grognement. Il faut savoir que la moustache d'Angus est douée de sa propre conscience ; à cet instant, elle manifestait un dédain évident à l'égard de mes lamentations.

– Moi, au moins, je n'ai pas oublié nos dettes envers Miss Potter.

– Je n'ai rien oublié, sois-en sûr.

Miss Potter, cette farouche mycologue britannique, avait plus ou moins sauvé le monde en nous aidant à éradiquer la monstruosité qui habitait l'étang des Usher. J'avais abattu une grande partie du travail, ainsi que notre allié, un médecin américain, mais sans Eugenia Potter, nous serions probablement encore en train de

végéter dans ce maudit manoir, à nous demander ce qu'étaient ces étranges filaments qui nous poussaient dans les oreilles.

(Comme vous pouvez le constater, l'anecdote s'était presque changée en plaisanterie avec le temps. Presque.)

– Je ne pouvais quand même pas la laisser séjourner dans votre pavillon de chasse sans interprète pour l'assister, ajouta Angus. Elle ne parle pas un mot de gallacien, je vous rappelle.

À vrai dire, personne ne parle le gallacien à moins d'y être forcé. Notre langue est aussi pénible et étriquée que nos paysages.

Je n'avais rien à opposer à la logique d'Angus. Et puis je n'avais aucune raison de ne pas partager mon pavillon de chasse : j'en avais hérité il y a des années, et il ne servait à personne. Pourtant…

– Dis-moi la vérité, Angus. C'est moi, ou tout cela n'est qu'un prétexte pour vous offrir une escapade en amoureux ?

La moustache d'Angus me jeta un regard noir.

– Je n'ai pour Miss Potter que le plus grand des respects, protesta le reste de son anatomie.

– Et moi donc. Mais l'un n'empêche pas l'autre, tu sais.

Mon plus vieil et cher ami marmonna quelque chose dans sa barbe, avant de tirer la bride à son cheval pour me laisser prendre de la distance, dans l'espoir que je cesse de le taquiner sans doute.

Pour être honnête, il est difficile d'imaginer cadre moins romantique que la Gallacie en automne. J'écartai Hob, ma fidèle monture, du bord du sentier, où des vignes s'enchevêtraient sur un tronc comme un tas d'entrailles à découvert. Après avoir escaladé une nouvelle colline, le chemin se remit à descendre. Je demeurai les yeux fixés sur un point entre les oreilles de mon cheval, en proie à un certain vague à l'âme.

À notre départ, Paris était plus resplendissante que jamais. On y vante souvent le printemps, mais selon moi, les automnes y sont tout aussi spectaculaires – sans compter qu'on y croise beaucoup moins

de poètes. Les jardinières de géraniums écarlates luisent comme des montagnes de braises et, lorsqu'il pleut, les rayons du soleil font scintiller chaque vitre comme autant de diamants.

Une semaine plus tôt à peine, je me trouvais à la fenêtre de mon appartement, humant l'odeur de pain frais qui s'élevait depuis la boulangerie, tendant l'oreille aux deux cochers qui se disputaient une course. Ils s'étaient invectivés de manière extrêmement virulente, mais comme ils s'insultaient en français, cela sonnait plutôt comme une déclaration d'amour délivrée dans le feu d'une grande passion. Ah ! Paris : ma ville de cœur.

Et voilà que j'étais de retour en Gallacie – mon pays natal, si l'on peut dire. À arpenter une forêt qui donnait l'impression de m'engloutir plus qu'autre chose.

Nous entamâmes une énième montée. Hob poussa un soupir digne des chevaux les plus désabusés. Je lui caressai l'encolure en soutien. Hob était un vétéran fatigué par la vie ; cela dit, moi aussi, et je n'appréciais pas ce trajet plus que lui.

– Ne t'en fais pas, mon vieux. Tu auras droit à une bonne purée de patates chaude à l'arrivée.

Du moins, je l'espérais. J'avais prévenu Codrin, le domestique qui entretenait mon pavillon de chasse, de notre arrivée, mais celui-ci ne m'avait pas répondu. Sans doute parce que Codrin n'avait jamais été un homme de lettres. Cependant, entre cette terne et sinistre route, ces ternes et sinistres bois et ce terne et sinistre ciel – sans parler de ma nostalgie parisienne –, je commençais à nourrir de sérieuses inquiétudes.

– Allez-vous cesser de bouder ? me tança Angus.

– Je ne boude pas. (Et comme je ne voulais pas trahir mes angoisses, j'ajoutai :) Ce sont mes acouphènes.

Dans une certaine mesure, je ne mentais pas. Les changements d'altitude ont tendance à déclencher mes acouphènes, et le trajet

en train depuis Paris avait été remarquablement vallonné. J'en avais passé la majeure partie à me noyer dans un sifflement strident.

Pourtant, ç'aurait pu être pire. D'après le médecin qui avait diagnostiqué ma maladie, on l'aurait attribuée quelques siècles plus tôt à un souffle de vent qui s'était piégé dans les oreilles. Naturellement, à l'époque, on traitait le mal en perçant un trou dans le crâne afin d'en libérer la brise. Aujourd'hui, on se contente d'un simple : « Je ne peux rien pour vous, désolé », et de vous prescrire du laudanum pour vous aider à dormir.

À cet instant, consommer du laudanum me sembla une excellente idée. Cela pourrait aider à dénouer mon estomac.

Tout va bien, me persuadai-je. *C'est la fatigue et ta mauvaise humeur qui te donnent ces idées noires. La lettre de Codrin a dû arriver à Paris entre-temps. Tu l'auras manquée de peu, voilà tout. Tu sais comment est le service postal, en dehors de la capitale.*

Malgré toutes ces belles vérités, je n'arrivais pas à me détendre. Hob avait manifestement perçu mon angoisse ; simplement, il était soit trop poli, soit trop perclus de fatigue pour y répondre.

Nous avions quitté la capitale environ cinq heures auparavant – avec une atroce migraine pour ma part, tandis qu'Angus, lui, affichait son flegme habituel. Après l'interminable voyage en train qu'on venait de leur imposer, nos chevaux nous avaient fait part de leur profond mécontentement. Angus avait récupéré nos montures, fait livrer nos bagages, puis nous étions partis sans plus tarder. (J'imagine que la plus grande ville de Gallacie possède ses points d'intérêt, mais je n'éprouvais pas le besoin de m'y attarder. Pour moi, c'est comme si un architecte avait voulu rebâtir Budapest, mais avec un financement dérisoire et sans les avantages d'un terrain plat. Tout en passant son temps à repousser les attaques de loups, bien entendu.)

L'enfer avait commencé peu après notre départ. Un véritable voyage olfactif nous attendait : le chemin nous mena du doux

parfum des conifères aux relents d'humidité et aux odeurs de fumée de bois, avant de nous ramener vers les pins. Ladite fumée de bois allait généralement de pair avec nos petits villages typiquement gallaciens, aux maisons en torchis enduites d'argile, toutes coiffées de bardeaux de bois patinés. Puisque notre argile est principalement grisâtre, nos villages le sont également. (Petite anecdote : après les ravages causés par la guerre, notre population faisait tant grise mine qu'il en naquit la chanson populaire « D'argent, d'argile et de désespoir ». Nos musiciens l'ont essorée pendant au moins dix ans avant que nous finissions tous par nous lasser.)

Je faillis manquer la route menant au pavillon : les bords du chemin étaient envahis par la végétation, et les nids-de-poule si profonds qu'on aurait pu y cacher un troupeau de moutons. Je forçai Hob à emprunter la bonne direction, mais ses oreilles frémirent pour signaler son scepticisme : avais-je *vraiment* envie de m'aventurer par là ?

En vérité, je n'en avais aucune envie, non. L'angoisse qui me nouait les tripes se teintait de la couleur froide de la peur. Une idée ridicule : il s'agissait d'affronter une vulgaire route noyée sous la végétation, après tout, pas une horde de soldats ennemis tapis derrière un talus. *Reprends-toi*, m'intimai-je.

– J'aurais pourtant juré avoir versé un salaire à Codrin pour qu'il entretienne cet endroit. Deux fois par an.

Hob emprunta l'étroit sentier dont les bords étaient recouverts d'herbe morte, que le gel avait probablement étouffée.

– Codrin est plus vieux que moi, le défendit Angus, ce qui ne m'apprenait pas grand-chose puisque j'ignore toujours quel âge peut bien avoir mon aide.

(Au jugé, je dirais fin de la cinquantaine, début de la soixantaine. Cela dit, je lui estimais déjà le même âge il y a dix ans, alors… Le seul indice à ma disposition était ses cheveux, dont le roux était un jour passé à l'argenté.)

– Quand même, grommelai-je. Il aurait pu embaucher quelques jeunes du village pour désherber tout ça. (Je marquai une pause, le temps d'un calcul mental fastidieux.) Euh… Dis-moi, il y a certainement des jeunes gens, au village, non ? Tous ceux qui sont nés à l'époque où j'ai rejoint l'armée ? Personne ne les a recrutés pour le combat, ceux-là ?

Angus haussa les épaules, comme pour indiquer que le destin des jeunes du village ne le regardait pas. Hob poussa un nouveau soupir.

– Très bien, dis-je en encourageant ma monture. Allons constater l'étendue des dégâts.

★

Ç'aurait pu être pire. C'est à peu près tout ce que je peux dire de positif sur la situation.

Le vieux pavillon avait été construit pour durer, si bien que le toit avait tenu bon, grâce à sa solide charpente. En revanche, la porte était bloquée, aussi dus-je donner de l'épaule pour l'enfoncer. Les relents de poussière et de souris morte me frappèrent de plein fouet, ainsi que le froid qui régnait sur les lieux.

L'intérieur était plongé dans l'obscurité. Les murs étaient si épais qu'ils en étouffaient les fenêtres ; quant aux volets, ils étaient tous fermés. De toute manière, je doute fort que les carreaux aient pu laisser filtrer le moindre rayon de soleil, tant ils étaient couverts de crasse. Je dus enflammer une allumette pour y voir, et les ombres du pavillon m'évoquèrent le désagréable souvenir du manoir Usher et de ses couloirs noyés dans les ténèbres.

Aucune créature malveillante ne me bondit dessus ; c'était toujours ça de pris.

– Codrin ? appelai-je. Codrin, vous êtes là ?

Pas de réponse.

– Ça commence à faire beaucoup, marmonnai-je.

C'était sans doute trop demander que de se voir accueillir avec un bon repas chaud, certes ; mais un feu de cheminée aurait été la moindre des choses.

Je me sentis aussitôt coupable. Codrin avait toujours fait montre d'une inébranlable conscience professionnelle. S'il n'avait pas préparé notre arrivée, c'est qu'il devait avoir une bonne raison.

Des bûches étaient empilées près de l'âtre. Angus s'accroupit devant le foyer pour allumer un feu timide ; la cheminée pouvait être pleine de nids d'oiseaux, après tout. Je tâtonnai dans le noir, me fiant davantage à ma mémoire des lieux qu'à la faible lueur de mon allumette. Malheureusement, ma mémoire devait être défaillante car je me cognai successivement les tibias, l'épaule et les phalanges avant de finir par trouver la cuisine, où étaient rangées les bougies.

Et la lumière fut. Et elle ne nous rassura pas. Comme je l'ai déjà précisé, il s'agissait d'un pavillon de chasse ; aussi les murs étaient-ils couverts de bois de cerf, auxquels pendaient des toiles d'araignée en guise de guirlandes. Une tête de sanglier empaillée était même fixée au-dessus de la cheminée, mais j'aime autant ne pas m'étendre sur ce sujet.

Bougie en main, je tâchai de visiter en premier lieu la petite chambre de Codrin. Je ne sentais aucune odeur de cadavre en putréfaction, mais cela ne voulait pas dire qu'il ne lui était rien arrivé pour autant : il pouvait toujours s'être blessé, ou avoir été victime d'une chute, auquel cas il devait être mal en point.

La porte était ouverte. Sa fenêtre n'avait pas de volet, mais la vitre était obscurcie par une fine pellicule de crasse. Je me campai sur le seuil de la pièce pour observer la scène : un lit aux draps défaits, une table de chevet ainsi qu'un lavabo, des murs blanchis à la chaux et un crucifix accroché au-dessus de la tête de lit. Les ombres bondissaient au rythme de ma flamme, et j'eus la brève

impression de voir une forme recroquevillée sous les draps froissés. Je m'approchai pour les tirer d'un coup, avant de les laisser tomber par terre en me reprochant ma stupidité : il n'y avait rien d'autre qu'un matelas sous ces couvertures.

Nulle trace de Codrin.

Je dois admettre en avoir éprouvé une pointe de soulagement. Je préférais, et de loin, imaginer une fuite plutôt qu'une mort solitaire dans cette maison. La mort ne me fait guère plus d'effet, mais j'aime autant qu'elle évite de visiter mes proches lorsque je suis dans les parages.

Le lavabo était vide, tout comme l'aiguière. Pas la moindre goutte d'eau. Le rasoir posé sur le guéridon était légèrement émoussé ; quant à la bougie, elle était presque entièrement consumée. Un papillon de nuit gisait, mort, les ailes à demi brûlées, prisonnier de la flaque de cire. Je me mis à quatre pattes pour extirper le pot de chambre de sous le lit. Sec, malgré une couche de résidus au fond.

– Codrin n'a pas mis les pieds ici depuis un moment, informai-je Angus en revenant dans le salon. Au moins deux semaines, je dirais.

Angus se leva avec un grognement.

– Je vais chercher des provisions au village, décida-t-il. Et tâcher de me renseigner au passage.

– Je m'occuperai des chevaux.

Angus serait plus à même d'obtenir des informations auprès des villageois. Ma migraine avait beau s'atténuer de minute en minute, je ne me sentais pas le courage de mener une longue conversation – ou, pire, de négocier.

L'écurie était en bon état. Pas de fuites ni de pourriture à déclarer ; quant au foin, il était sec et dégageait certes une odeur de renfermé mais pas de moisissure ou d'humidité. Je me souvins vaguement que Codrin possédait un âne, ainsi qu'une petite

charrette pour aller au village ; pourtant, je ne les vis nulle part. Sans doute les avait-il emportés. À l'extérieur, je trouvai du bois de chauffage empilé jusqu'au niveau du toit.

Je dessellai Hob ainsi que le cheval au poil gris d'Angus, avant de les conduire à leurs box. Puis je m'emparai d'un seau d'eau. Un ruisseau coulait à cent mètres du gîte, mais je savais la source bien plus proche que ça, aussi gravis-je la colline pour m'y rendre.

Les sources naturelles sont à la Gallacie ce que les puces sont aux chiens : elles pullulent et se révèlent tout aussi gênantes. Nombre de nos routes ont dû être détournées pour éviter de finir les pieds dans la boue. Néanmoins, elles restent plutôt pratiques l'été, quand on veut garder de la nourriture au frais. Aussi, beaucoup ont pris l'habitude de bâtir de petits abris autour et au-dessus des sources, creusant de profonds réservoirs dans le sol pour conserver leur lait et leur beurre.

Notre source privée jaillissait à mi-hauteur d'une colline, ce qui avait impliqué de construire notre abri à flanc de ladite colline. La porte basse était encadrée de lourdes pierres qui donnaient à l'ensemble l'aspect d'un de ces vieux tumulus où les Irlandais enterraient traditionnellement leurs rois.

Le canal avait l'air en bon état, mais mes bottes s'enfoncèrent dans la boue à mon approche. J'étouffai une plainte. Le trop-plein de la source était censé s'écouler dans le canal pour rejoindre le ruisseau mais, bien évidemment, il avait débordé. Jetant un œil à l'intérieur de l'abri, je constatai que des pierres étaient tombées du plafond et que des feuilles mortes s'étaient entassées dans les coins. Toute la construction empestait le moisi et l'humidité. La source continuait de jaillir depuis le mur du fond, se divisant dans les deux abreuvoirs en pierre qui la longeaient de part et d'autre ; mais l'un était à sec tandis que l'autre avait débordé, obstrué par un tas de feuilles. Des champignons avaient poussé un peu partout,